

ENTRETIEN AVEC MARCO BERRETINI

Quelle a été la genèse de *No Paraderan* au moment de sa création en 2004 ?

La pièce est née d'un mélange de plusieurs éléments. Tout d'abord, j'étais tombé sur des descriptions du ballet *Parade* créé en 1917 au théâtre du Châtelet par les Ballets Russes sur une idée de Jean Cocteau. Picasso, qui signait le décor et les costumes, avait exigé que la dramaturgie soit encore plus audacieuse. Il avait par exemple fait rajouter dans la distribution le personnage du manager, dont la présence soulignait que le spectacle n'était pas une performance finie, mais en train de se construire. C'était fou de réaliser qu'on avait osé à cette époque présenter une forme aussi expérimentale, un ensemble d'esquisses, d'avant-goût, plutôt qu'une véritable représentation... Cela prouvait qu'il était possible d'imaginer une pièce finie mais basée sur le vide, dans laquelle il ne se passe pas grand-chose mais qui garde une allure élégante, grâce notamment à des costumes élaborés. L'autre référence de *No Paraderan*, ce sont les vidéos des shows que donnaient dans les années 1950 à Las Vegas Franck Sinatra, Dean Martin et Samy Davis Jr. Entre deux chansons, ils discutaient avec le public, buvaient, fumaient, inventaient des sketches. Ça durait des heures ! Tout était improvisé, mais ça marchait car ces gens-là étaient vraiment amis et partageaient une longue familiarité. Leur mode de vie était semblable à celui que nous avions alors au sein de ma compagnie, où nous sortions le soir ou partions en vacances ensemble. Enfin, je voulais faire avec ce spectacle une sorte de « déclaration du vide », qui reflète le manque de souffle de la danse contemporaine à ce moment-là de son histoire.

Pourquoi la reprendre aujourd'hui ? *No Paraderan* avait reçu en 2004 un accueil très contrasté. Lors de l'avant-première à Cherbourg, certaines personnes étaient sorties de la salle sans que cela ne nous inquiète toutefois outre mesure, car nous étions habitués à ne pas faire l'unanimité. Mais lors de la première à Paris au Théâtre de la Ville, les réactions avaient été très violentes : dès la première scène, un medley dansé de neuf minutes où se succèdent très rapidement plusieurs écritures chorégraphiques, nous entendions des insultes venant du public. À un moment, les cris étaient tellement forts que nous avons dû interrompre la représentation. Bien que des professionnels tels que Brigitte Lefèvre, alors directrice de la danse à l'Opéra de Paris, aient beaucoup apprécié cette relecture contemporaine de *Parade*, les programmeurs avaient pris peur et la tournée avait été en grande partie annulée. Résultat, la pièce était devenue aussi mythique qu'invisible. Les efforts conjugués du festival ImPulsTanz à Vienne et de Nanterre-Amandiers permettent aujourd'hui de la montrer à nouveau.

De 2004 à 2020, qu'est-ce qui a changé ?

Dans la pièce elle-même, rien a priori. Hormis deux

nouveaux membres, j'ai repris les mêmes interprètes que lors de la création et nous avons l'intention de la refaire telle quelle. Très minimaliste, la scénographie a été construite en fonction du décor, un rideau de scène mobile qui recule progressivement tout au long de la représentation. Bouger un élément modifierait donc tout l'ensemble. En revanche, l'environnement professionnel n'est plus le même. Un peu partout, la pression est de plus en plus forte pour faire des pièces très performatives, clinquantes, presque « érotiques » dans leur désir de séduire. Une production doit désormais être complètement finie dès sa création, elle doit pouvoir « marcher » et séduire immédiatement au-delà de son contenu. Pour une compagnie importante, ou même un lieu reconnu, garder le goût du risque et chercher toujours à se renouveler est de plus en plus difficile. Dans ce contexte, *No Paraderan* (dont le titre mélange le slogan antifasciste espagnol « no pasaran » et le refus de la parade, de l'exhibition), montre qu'il n'est pas nécessaire d'accumuler les pirouettes, ou de se déshabiller et de hurler sur scène, pour afficher sa modernité. J'espère que les spectateurs ne viendront pas voir une pièce « historique », mais seront réellement touchés par les émotions qu'elle dégage.

Comment vous situez-vous aujourd'hui sur la scène contemporaine ?

No Paraderan a été un moyen pour moi de trouver de nouveaux outils de création. Plutôt que de céder au vide existentiel du « post-post-modernisme », je me suis dès ce moment délibérément éloigné de la génération précédente pour m'engager dans un mouvement très relativiste. Avec ce spectacle, j'ai commencé à me rapprocher des arts plastiques, de la pop culture ou du cinéma. Une scène reprend d'ailleurs quelques dialogues du *Charme discret de la bourgeoisie* de Bunuel, et on entend aussi un titre d'Alizée, une chanteuse produite par Mylène Farmer. Dans cette perspective, tous les éléments de la pièce ont pour moi la même valeur et doivent être traités avec le même respect. Le fait par exemple que les interprètes fument et boivent réellement sur le plateau n'est pas une simple provocation. Nous avons réellement travaillé l'effet de ces deux substances sur les corps comme une part intégrante de la chronologie dramatique, au même titre qu'une séquence dansée. Au-delà de cela, un spectacle ne se définit plus actuellement uniquement par sa forme ou son contenu. Chaque étape de sa production, du salaire des artistes à la façon dont le chorégraphe travaille et se positionne sur le marché, est signifiante. J'essaie sur ce plan d'être intègre à tous les niveaux.

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE CALABRE,
NOVEMBRE 2019

